John J. Winkler, *Désir et contraintes en Grèce ancienne*

François Jouan

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/kentron/1790>

DOI : 10.4000/kentron.1790

ISSN : 2264-1459

Éditeur

Presses universitaires de Caen

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2006

Pagination : 221-225

ISBN : 2-84133-296-0

ISSN : 0765-0590

Référence électronique

François Jouan, « John J. Winkler, *Désir et contraintes en Grèce ancienne* », *Kentron* [En ligne], 22 | 2006, mis en ligne le 21 mars 2018, consulté le 18 novembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/kentron/1790> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/kentron.1790>

Kentron is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-NoDerivatives 3.0 International License.

sorte la Notice d'une édition que prépare l'auteur. La présentation de l'œuvre (avec toujours la question de l'authenticité) est suivie, comme dans les parties précédentes, de l'examen des mots et des motifs tragiques. C'est l'occasion de donner une idée de ce poème peu connu, dont l'auteur propose des morceaux assez étendus (avec traduction), sans doute les mieux venus. Il insiste sur le caractère parodique de cette œuvrette, qui égratigne non seulement la tragédie, mais aussi la poésie lyrique ou épique, et se moque d'activités humaines telles que la médecine et la religion. Il montre, références à l'appui, que la « podagre » était un motif populaire, sans doute à cause de sa fréquence et de l'impuissance des médecins à la guérir.

Une brève conclusion générale (p. 329-332) ne fait que récapituler les acquis de la recherche. Le livre se termine par un Appendice sur les mots en -μα communs à Lucien et à la tragédie, une riche bibliographie et trois Indices (passages cités, mots grecs et index général).

Nous avons là une étude très sérieuse, bien appuyée sur la langue elle-même, où tout le matériel disponible est rassemblé, classé et commenté. Les idées sont clairement exprimées et les menues défaillances de forme sont bien excusables. Mais il y manque une véritable conclusion pour répondre à la question que se pose inévitablement le lecteur : comment expliquer que Lucien, un atticiste, qui semble tout imprégné du respect de la culture classique, ait pu utiliser les vers des tragiques avec une telle désinvolture, soit à des fins purement ornementales, soit, plus souvent encore, au service d'une œuvre dominée par la moquerie et l'esprit de dérision à l'égard des valeurs philosophiques, religieuses ou morales de son temps ?

François JOUAN

John J. Winkler, *Désir et contraintes en Grèce ancienne*, traduit de l'anglais par Sandra Bohringer et Nadia Picard, Paris, EPEL, 2005, 445 p.

Étrange carrière que celle de l'auteur de ce livre. Après de fortes études classiques à l'université de Saint-Louis, sa ville natale, il entra dans l'ordre des Bénédictins, pour en ressortir en 1970. Il acheva sa formation à l'université d'Austin (Texas), où se développait alors, autour de la revue *Arion*, un mouvement de mise en cause de l'interprétation purement philologique des textes antiques. Devenu professeur à Yale, il dut quitter cinq ans plus tard cette prestigieuse université pour la non moins prestigieuse Stanford University. En pleine production intellectuelle, il mourut du sida en 1990, à 46 ans. Son œuvre, développée à partir de 1982, surtout autour de la littérature grecque post-classique, était déjà importante et lui avait attiré des disciples passionnés, de belles récompenses universitaires, mais aussi de fortes hostilités. L'ouvrage traduit ici, dont le titre original est *The Constraints of Desire. The Anthropology of Sex and Gender in Ancient Greece* (New York – Londres, Routledge, 1990),

est probablement le plus significatif de la pensée et de la méthode de l'auteur. Son trajet est à replacer dans le vaste mouvement de libération sexuelle initié dans le domaine des études classiques en particulier par des chercheuses, féministes militantes, des universités américaines (S. Pomeroy, *Goddesses, Whores, Wives and Slaves: Women in Classical Antiquity*, New York, Schocken Books, 1975). Citons quelques étapes de ce qui fut une véritable conquête : la création d'un Women Caucus auprès de la puissante American Philological Association, et en 1989, au IX^e congrès de la Fédération internationale des études classiques, à Pise, l'ouverture d'une section « Condition de la femme dans la société antique », le rapport étant confié à une historienne française, M^{me} Schmitt-Pantel. On peut aussi mentionner l'important recueil présenté par D.M. Halperin, J.J. Winkler et F.I. Zeitlin, *Before Sexuality: The Construction of Erotic Experience in the Ancient Greek World*, Princeton, Princeton University Press, 1990. Plusieurs de ces études anglo-saxonnes ont été traduites en français, et « La Femme antique » est devenu un thème éditorial très « porteur ».

Le but de l'ouvrage présenté ici est de donner une idée aussi véridique que possible de la sexualité dans le monde antique, débarrassée à la fois de tout préjugé moral et des faux-semblants répandus par une littérature exclusivement masculine. Il est nécessaire de partir des « documents susceptibles d'indiquer comment les gens du monde antique se comportaient en réalité et comment en réalité ils jugeaient mutuellement leur conduite de la vie quotidienne » (D. Halperin, Préface, p. 14). La préférence sera donc donnée, non aux œuvres littéraires (poésie, théâtre, roman, philosophie), mais à une littérature populaire et aux ressources de l'ethnologie : traditions orales, usages culturels, traités d'oniromancie, papyrus magiques, etc.

L'introduction (p. 19-41) résume les nouvelles tendances des études contemporaines sur la place des femmes dans la *polis* grecque, appuyées en particulier sur les études « de terrain » sur les sociétés des pays méditerranéens, et en garde contre l'« androcentrisme » qui jusque-là en faussait le sens. D'où les deux parties du livre, intitulées respectivement *Andres* (les Hommes) et *Gunaikes* (les Femmes), chacune comportant trois chapitres.

Le premier chapitre, « Actes contre nature : conventions érotiques dans l'interprétation des rêves d'Artémidore » (p. 45-94), se fonde sur le traité de *L'interprétation des Songes* d'Artémidore de Daldia (II^e siècle) qui, bien qu'appartenant en quelque sorte à la sous-littérature, a traversé les siècles jusqu'à l'époque moderne sans cesser d'être consulté (traduction française du R.P. Festugière, Paris, Vrin, 1975). L'auteur retient les chapitres sur les rêves érotiques (traduits en Annexe), où Artémidore énumère avec le sérieux de l'ethnologue toutes les combinaisons offertes par ces rêves, même les plus scabreuses. Les seules distinctions qu'il marque portent sur les actes qui sont « selon la nature » et ceux qui sont « contre nature ». Toutefois, on s'aperçoit que ces derniers ne désignent pas les conduites les plus répréhensibles à nos yeux, mais celles qui n'ont pas leur place dans les conventions sociales du temps.

Le traité, conclut Winkler, est « une excellente *description des significations publiques qui s'attachent aux relations sexuelles* » (p. 87, souligné dans le texte).

Chapitre II (p. 95-142) : « Faire la loi : la supervision du comportement sexuel dans l'Athènes classique ». Les Athéniens distinguaient l'hoplite-citoyen, l'homme normal, du *Kinaidos*, le débauché, l'homme sexuellement déviant. Celui-ci est bouté hors du corps civique, mais s'il reste dans le cadre de la vie privée et s'abstient d'actes délictueux, l'État n'exerce sur lui aucune surveillance. En revanche, quiconque veut se mêler à la vie publique est contrôlé par le dispositif de la *dokimasia* et doit toujours être en état de témoigner de la pureté de ses mœurs, comme en témoigne à satiété le recueil des orateurs attiques.

Chapitre III (p. 143-196) : « Les chaînes du désir : les charmes érotiques ». L'exposé fait intervenir la riche documentation que nous ont fournie les *Papyri Graecae Magicae* tirés du sol de l'Égypte (PMG, éd. K. Preisendanz, revue par A. Heinrichs, 2 vol., Stuttgart, 1973-1974). On y trouve la liste de tous les moyens possibles pour réussir en amour (invocations, talismans, pommades ou philtres de toute sorte, aphrodisiaques – à utiliser dans les banquets, etc.). Dans les cas de passions violentes et non payées de retour, les papyrus retracent les rituels compliqués des *agôgai* par lesquels l'amant peut attirer sa proie dans son lit, rites généralement nocturnes et faisant intervenir le feu. L'agent, le plus souvent un homme, compte sur la puissance de la divinité invoquée et sur la force des rêves qui vont troubler la victime dans son sommeil, perturber sa vie et la contraindre finalement à céder au pouvoir d'*éros*. Plus que l'amour, c'est la domination que visent ces pratiques, au bénéfice exclusif de l'agent, dans un contexte d'inimitié.

Winkler introduit ici un chapitre « d'interlude » entre les deux parties : « L'éducation de Chloé : blessure secrète du sexe » (p. 199-243). Il s'agit, bien sûr de la *Pastorale de Daphnis et Chloé*, de Longus (édition française de J.-R. Vieillefond, Paris, Les Belles Lettres (CUF), 1987) de la fin du II^e ou du début du III^e siècle. Dans cet aimable récit d'une initiation amoureuse, unique dans la littérature grecque, Winkler voit, à la différence de la plupart des commentateurs, « la violence inhérente au système culturel découvert par Daphnis et Chloé comme complément indispensable à leurs impulsions brutes » (p. 203). Leur idylle se déroule dans le cadre étroit de familles pauvres et dépendantes, ayant tout juste de quoi vivre. Winkler rappelle à juste titre les belles pages de l'*Eubéenne* de Dion Chrysostome décrivant la vie de pasteurs de ces autres insulaires. L'idylle des jeunes héros se déroule au milieu des dangers, les bêtes fauves, les pirates, les pervers, les maîtres durs et égoïstes, et c'est avec beaucoup de finesse que l'auteur en détaille les péripéties. Pour avouer qu'en définitive il n'est guère possible de reconnaître les véritables intentions de Longus dans ce récit.

La deuxième partie – *Gunaikes* – s'ouvre sur « Les mille ruses de Pénélope (et celles d'Homère) » (p. 247-304), peut-être le chapitre le plus réussi de l'ouvrage, tant

l'ingéniosité de Winkler à décrypter les ruses des deux époux avant leur réunion est en harmonie avec celle du récit homérique. Là encore, une des clés d'explication est fournie par les études d'ethnologie, en particulier l'examen des sociétés rurales de la Grèce contemporaine, régies par des stratégies de tromperie et de violence, fondées sur le secret et le mensonge. Dans la série de scènes contées dans les derniers livres de l'*Odyssée*, on a parfois critiqué l'extrême prudence de Pénélope et les multiples épreuves auxquelles elle soumet le faux mendiant, même après la mort des prétendants. Mais cette prudence est pleinement justifiée par les dangers dont elle est entourée (un des plus insidieux étant l'infidélité des servantes) et par la crainte d'être dupée par un imposteur. Ulysse lui-même fait preuve de la même vigilance et approuve sans le dire les précautions de sa femme. C'est là le gage du succès final qui restaurera l'harmonie exceptionnelle de ce couple, dans lequel le poète semble incarner l'idéal conjugal de l'*homophrosynè*.

Chapitre VI : « La double conscience de la poésie de Sappho » (p. 305-352). Winkler gomme brièvement les dernières traces de la ridicule pudibonderie de la philologie, en particulier germanique, à propos de l'œuvre de Sappho. La poétesse est bien une femme amoureuse d'autres femmes, et sa poésie est toute centrée sur la féminité et la sexualité. Il est difficile de déterminer son originalité, faute de connaître l'état social de Lesbos au VI^e siècle. En tout cas, dans la poésie lyrique archaïque, les poèmes étaient destinés à être chantés en public : dans le cas de Sappho, ils paraissent composés pour un public entièrement féminin, sans doute au cours de réunions « privées ». Leur popularité témoigne au moins d'un haut degré de liberté – au minimum de tolérance – du milieu social. L'auteur se livre à l'exégèse de quelques pièces, en particulier du poème 1 (Ποικιλόφρον' ἀθανάτ' Ἀφροδίτα), le plus long et le seul complet. À son propos, et en s'appuyant sur d'autres fragments, il montre le subtil glissement de valeurs dont ils témoignent par rapport à l'épopée. L'analyse du vocabulaire et des métaphores révèle leur caractère sexuel, d'une précision peut-être accentuée par le critique lui-même.

Dernier chapitre : « Le rire de l'opprimée : Déméter et les jardins d'Adonis » (p. 353-390). Winkler se penche sur les fêtes spécifiquement féminines de la Grèce classique, les *Jardins d'Adonis* et les *Thesmophories*. Comme l'avait fait Marcel Detienne (1972), il met en parallèle les deux fêtes, mais il reproche à l'interprétation de son prédécesseur d'être marquée par la « masculinité ». L'une et l'autre, à son avis, revêtent un caractère sexuel très marqué : les *Jardins d'Adonis* ne sont pas un simple jeu auquel s'adonnent surtout des courtisanes, mais une fête où les femmes de tous les milieux tournent en dérision le rôle mineur des hommes dans la culture (ces plantes sans racines qui s'étiolent en quelques jours) comme dans la génération. Fêtes d'automne, avant les labours et les semailles, les *Thesmophories* se proposent évidemment la fertilité des terres, gage de prospérité pour la *polis*. Il est donc normal pour un Grec que la fête comporte des rites liés à la sexualité : plaisanteries obscènes,

ostension de figures des organes de la génération qui seront ensuite enfouies dans le sol, autant de rites qu'on retrouve à Éleusis. Winkler rappelle aussi qu'on connaît beaucoup de fêtes féminines (privées) en l'honneur d'autres divinités, de caractère agraire, sans précisions sur leur contenu.

Une des deux Annexes qui terminent l'ouvrage porte sur un point de vocabulaire particulier (« *Phusis et Natura dans le sens d'organes génitaux* »). Suivent une très copieuse bibliographie (p. 409-430) et une série d'Indices (p. 431-444) qui facilitent une bonne exploitation des ressources multiples de l'ouvrage. Celui-ci se présente comme un texte fondamental dans la genèse des études sur la sexualité antique, même si beaucoup de ces idées, audacieuses à l'époque, sont passées maintenant dans le domaine public. C'est un effet de la multiplicité des ouvrages qui ont paru au cours de ces dernières décennies, pour combler des lacunes qui ne sont désormais plus admises dans notre connaissance du monde grec antique.

François JOUAN

Alexandre le Grand en Iran. Le Dârâb Nâmeh d'Abu Tâher Tarsusi, traduit et annoté par Marina Gaillard, Paris, de Boccard, 2005, 435 pages.

C'est un Alexandre inattendu que nous permet de découvrir le livre de Marina Gaillard, large sélection d'extraits tirés du roman fleuve du conteur persan Tarsusi (XI^e-XII^e siècles) : cet ouvrage offre en effet de l'illustre Conquérant une image ambivalente, que Marina Gaillard impute à l'hétérogénéité des traditions recueillies par Tarsusi et à la persistance, en pleine époque islamique, d'un courant hostile à Alexandre, hérité de l'Iran ancien qui voyait dans le conquérant macédonien le destructeur de l'empire perse et le persécuteur du zoroastrisme. Si le héros de Tarsusi possède divers points communs avec le protagoniste du *Roman d'Alexandre* grec, dont il est partiellement dérivé (il est pourvu d'une ascendance perse qui correspond à l'ascendance égyptienne du héros primitif, création d'un auteur alexandrin, et il lutte pour la propagation de l'islam, comme le protagoniste des adaptations byzantines du *Roman* lutte pour la foi chrétienne), les insuffisances dont le conteur persan a affublé son personnage le rendent bien différent de l'Alexandre idéalisé de la tradition grecque : il bénéficie certes, comme le héros du Pseudo-Callisthène, de la faveur divine – faveur que manifestent sa rayonnante beauté et le signe (un grain de beauté noir) qu'il porte au visage –, mais il est aussi l'homme des promesses non tenues, l'enfant prodige que la malédiction d'Aristote fait basculer dans la médiocrité, puisque, à la suite d'une dispute avec son précepteur, il perd tout son savoir et devient « pareil à un ignorant » (p. 132). C'est d'ailleurs une caractéristique notable du roman de Tarsusi que de multiplier les épisodes de confrontation entre roi et sage – confrontation dont Alexandre sort invariablement vaincu, « car le rang le